



Idées & Savoirs

2026

SOMMAIRE

ESSAIS

Monique Canto-Sperber ■ La Fin de la culture française	4
Jean-François Colosimo ■ Quand la Chine vacillera...	6
Frédéric Gros ■ Violence de la propriété	8
Luke Kemp ■ La Malédiction de Goliath De l'effondrement des sociétés	10
Gilles Kepel ■ Pèlerinage français Comprendre les failles de notre identité	12

HISTOIRE

Pierre Judet de La Combe ■ Ulysse Quand les dieux rôdaient sur la terre, vol. 3	14
Baptiste Touverey ■ Le Pays miraculeux Comment la France est devenue la France	16

ÉCONOMIE

Pierre Cahuc et André Zylberberg ■ La Dérive Une histoire du modèle social français	18
Jean Tirole et Karine Van Der Straeten ■ Économie du désordre mondial Comment la géopolitique a tout changé	20

SCIENCES

Bill François ■ 1000 km à dos de sardine	22
Évelyne Heyer ■ La Saga des humains	24
Thierry Lhermitte ■ Passeur de science Mon voyage au pays de la recherche médicale	26
Yann Mambrini ■ Il était sept fois l'univers	28
Stefano Mancuso ■ La Cité vivante Comment mettre des plantes dans nos vies	30

SPIRITUALITÉS

Édith Bruder ■ Juifs sans l'être Les nouveaux philosémites	32
--	-----------

PSYCHOLOGIE

Christophe Fauré ■ Le Sens de cette vie Les enseignements des expériences de mort imminente	34
---	-----------

ESPACES LIBRES

36



© Samuel Kirszenbaum.

Monique Canto-Sperber

La Fin de la culture française

À l'heure où s'affirment de nouvelles façons de lire, d'écrire, de parler, d'éduquer, que devient la culture française ? Après plus de vingt-cinq siècles de transmission et d'exigences partagées, ce qui a permis d'entretenir depuis si longtemps la conversation humaine semble aujourd'hui menacé.

PARUTION **SEPTEMBRE 2026**
ENV. 300 PAGES

Monique Canto-Sperber est philosophe. Elle a dirigé l'ENS (Ulm) et présidé l'université Paris Sciences et Lettres. Elle a publié de nombreux ouvrages sur la pensée grecque et la philosophie morale et politique, parmi lesquels *Éthiques grecques*, *Dictionnaire de philosophie morale et politique*, *L'Inquiétude morale et la vie humaine*, *La Morale du monde*, *La Guerre juste*, *Les Règles de la liberté*, *La Liberté cherchant son peuple* (2025). Aux Éditions Albin Michel sont parus *Sauver la liberté d'expression* (2021) et *Une école qui peut mieux faire* (2022).

La *Fin de la culture française* n'est pas un essai théorique, mais une succession de récits concrets qui décrivent la manière dont la culture française s'efface peu à peu dans la plupart de ses aspects. Un autre rapport au savoir, à la formation et à la culture s'impose à côté des modèles habituels : désormais, on ne recherche plus une information, un click suffit à l'obtenir. On prend de moins en moins la peine d'écouter, puisque repérer quelques formules dans un discours permet de montrer qu'on l'a compris. Enfin, on lit autrement en se limitant à survoler les textes pour en saisir la substance. La lente éclipse de la culture française est cependant antérieure à l'arrivée des outils numériques, des réseaux sociaux et de l'IA générative : Monique Canto-Sperber s'attache ici à en retracer les origines. Invitation à la réflexion, ce livre est également une invitation à réagir et à résister.



Les années 2000 furent celles de la grande bascule. On commença alors à comprendre qu'une transformation était en train de s'accomplir. La culture française s'effaçait progressivement dans la plupart de ses aspects : la correction de la langue, le rôle des institutions de formation, l'ambition d'un monde commun qui s'incarne dans une nation, et surtout le style français, fait d'exigences de rigueur et d'esprit de liberté : un non-conformisme enjoué, qui va à l'essentiel, au plus vif du réel, mais sans insister, l'ironie à la bouche et, au cœur, l'acharnement de comprendre.

Les ouvrages de déploration sur le monde d'avant sont à la mode. On évoque la disparition du peuple français, l'effacement du catholicisme, la perte de l'identité française ou des valeurs nationales. Et on ignore la culture. Pourtant, la culture française est un patrimoine commun, une référence partagée et vibrante, au moins depuis la Renaissance. Elle est de plus une ambition nationale, comme l'ont fièrement revendiqué les Conventionnels de 1792, énonçant l'idée si nouvelle en ce temps d'une « éducation pour la nation ». Il sera souvent question dans ce livre des outils numériques, des réseaux sociaux et de l'IA générative, aujourd'hui si largement

diffusée. Mais la lente éclipse de la culture française est bien antérieure à leur arrivée dans notre monde. Toutefois, leur adoption rapide et à grande échelle rendra sans doute irréversibles les mutations culturelles en cours.

Les évolutions rappelées dans cet ouvrage se sont également produites dans d'autres pays européens. Mais c'est dans notre pays, sans doute en raison de la place singulière que la culture occupe en France, qu'elles ont eu l'impact le plus significatif. En témoignent le déclin d'une éducation commune, garante d'une rationalité publique émancipatrice, la désaffection à l'égard de l'idéal longtemps partagé de réussite scolaire, si caractéristiques de la culture française, mais aussi la fin de la vigilance en matière d'orthographe et la désaffection à l'égard de ce qu'on appelait au XVIII^e siècle « le caractère universel » de la langue française.

L'affaiblissement interne de la culture française n'est pas dû en tant

que tel à des causes extérieures, telles que la mondialisation ou l'immigration, même s'il est probable que ces deux réalités l'ont amplifié dès lors qu'on a renoncé, face à ces réalités nouvelles, à maintenir un haut niveau d'exigences éducatives.





Notre univers finit parce que le monde a muté. Sans nous. En fait, la fin de notre univers est d'ores et déjà arrivée. Malgré nous. Notre inquiétude sourd de notre obsession à le nier. Et nous n'avons de meilleur ennemi que notre funeste refus de le reconnaître. Au sein de ce théâtre d'ombres, la vieille Chine se voit auréolée d'une juvénile puissance. Elle apparaît, sur fond d'un globe quadrillé par nos préjugés, comme une terre inconnue à l'abri de sa muraille impériale aussi infranchissable que paraît impénétrable sa culture matérialiste. Sa résilience à s'être relevée de la folie et de la famine maoïstes, sa propension à s'opposer avec prudence et patience à la furie trumpiste, sa force enveloppante nous épatent. Pourquoi ne pas se résigner à son emprise? D'ailleurs, n'est-il pas chez nous d'éminents spécialistes de la Chine pour qui jamais nous ne la comprendrons, car toujours elle échappera à notre logique d'Européens? Ne nous serinent-ils pas qu'afin de la saisir dans son irréductible différence, il faudrait nous dessaisir de l'universalité illusoire que nous prêtons aux héritages conjugués de Jérusalem,



Athènes et Rome? Que l'Un, ni l'Être, encore moins la Loi ne feraient sens au sein de cette culture de la mobilité perpétuelle qui, par sa fluidité innée, récuserait ces fictions naturalisées? Que la dissemblance entre la Chine et la France serait si abyssale qu'elle déborderait notre rationalité binaire, dérouterait nos catégories et concepts ordinaires? Fichus pour fichus, ne nous resterait-il pas à devenir placidement des Chinois? Quitte à figurer, au moindre écart, parmi les milliers de condamnés voués annuellement à la mort au titre d'une multitude de qualifications criminelles, à commencer par la nuisance envers l'économie d'État? Le nombre exact des exécutés, supérieur de trois à cinq fois au total mondial, reste un secret d'État alors qu'ils sont pour beaucoup éliminés d'une balle dans la nuque dont il arrive que leur famille ait à acquitter le coût auprès de la représentation d'État. De quoi hésiter, direz-vous, devant la perspective d'une sinisation générale? Ce n'est pourtant là qu'un des tout premiers cercles de l'enfer chinois. »



Jean-François Colosimo

Quand la Chine vacillera...

« **Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera** » : ces paroles apocryphes de Napoléon hantent notre imaginaire. Mais l'ascension de la Chine vers l'hégémonie planétaire n'est qu'un mirage, et l'on verra bientôt que ce pays n'est qu'un... « tigre de papier ».



© Samuel Kirszenbaum.

PARUTION **OCTOBRE 2026**
ENV. 200 PAGES

Pourquoi, demain, la Chine vacillera-t-elle sous le poids de la pollution, de la désocialisation, de la dislocation? Pourquoi, hier, a-t-elle raté la modernité humaniste, sombré dans le totalitarisme? Pourquoi, depuis toujours, a-t-elle laminé les élans spirituels du bouddhisme, du christianisme, de l'islam et exalté le vide métaphysique du confucianisme? Pourquoi a-t-elle obstinément construit, à l'instar de la Grande Muraille, un matérialisme bureaucratique sourd à la critique, aveugle aux autres cultures? Démontrant en quoi les mystifications qui tissent notre rêve de la Chine sont en réalité le cauchemar des Chinois, déchiffrant les positions de l'Amérique, de la Russie, de l'Inde, du Japon et de l'Europe à l'égard de la Chine, décryptant la grande redistribution des cartes sous l'effet des guerres en cours et à l'aune des barbaries à venir, ce livre-choc révèle pourquoi, plutôt qu'à la sinisation de la Terre, nous assisterons à la stérilisation de Pékin.

Jean-François Colosimo est l'auteur d'une œuvre remarquable sur la relation entre religions et géopolitique dont *La Crucifixion de l'Ukraine. Mille ans de guerres de religions en Europe* (Albin Michel, 2022 ; collection Espaces libres, 2024), et *Occident, ennemi mondial n° 1* (Albin Michel, 2024), qui a figuré au Palmarès des 100 livres de l'année 2024 – *Lire Magazine* et a été récompensé par le prix Étienne de la Boétie 2024. Avec ce nouvel ouvrage, il achève une vaste enquête sur les mutations contemporaines du divin en politique et géopolitique menée au fil d'une quinzaine d'essais et de films documentaires (dont *Les Empires contre-attaquent*).



© Pascal Ito.

Frédéric Gros

Violence de la propriété

Essai politique, livre de combat, *Violence de la propriété* propose de renouer avec le sens oublié, refoulé, de la propriété : une propriété redistributive, consentie, en un mot, heureuse.

PARUTION **SEPTEMBRE 2026**
ENV. 150 PAGES

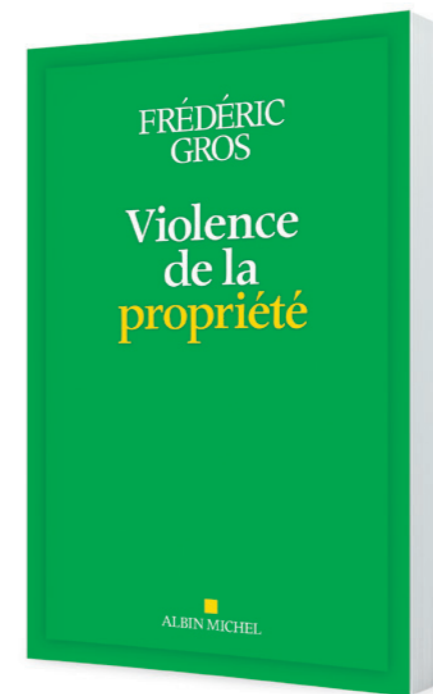
Frédéric Gros est professeur de pensée politique à Sciences Po et chercheur au Centre de recherches politiques de Sciences Po. Auteur d'une œuvre récompensée par de nombreux prix littéraires et traduite en de multiples langues, il a notamment publié, aux éditions Albin Michel, plusieurs essais dont : *Marcher, une philosophie* ; *Désobéir* ; *Le Pouvoir de la honte* ; *Pourquoi la guerre?* ; et trois romans : *Le Guérisseur des Lumières* ; *Possédées* ; *La Première Histoire*.

Il existe une part maudite de la propriété privée. Celle qui affirme que ce que je possède est à moi seul ; que devenir propriétaire prive un autre de ce que j'ai ; que ce qui fonde mon droit de propriété, c'est d'être autorisé à en user et à en abuser. Les grandes crises sanitaires, climatiques, sociales, relationnelles, géopolitiques peuvent se lire comme une conséquence du déchaînement de cette appropriation prédatrice.

Mais l'appropriation n'est pas *par essence* du côté de cette dernière. Son sens premier – celui d'une appropriation réciproque, mutuelle, régulatrice, écologique – se retrouve dans trois activités fondamentales qui permettent de construire un rapport harmonieux de l'homme au monde : habiter, apprendre, accueillir. Ainsi, habiter ne signifie plus occuper tout l'espace ; apprendre, consommer à outrance ; accueillir, assimiler coûte que coûte. C'est bien là tout l'enjeu de ce livre que de retrouver le sens perdu de l'appropriation.



Habiter. On habite un territoire, la nature, la terre – mais on habite aussi son corps, son histoire, ses puissances d'agir. Habiter, c'est le contraire d'occuper. On occupe un espace défini par des mesures objectives, mais on habite un territoire pénétré de valeurs et d'habitudes, saturé de fantômes et d'histoires. Habiter, c'est autre chose qu'un simple rapport de localisation situant la position d'un corps dans un espace neutre, un cadre général. Habiter suppose l'intimité d'un rapport nourri par une familiarisation lente, structuré par une adaptation réciproque entre des puissances de vie. Et on pourrait reprendre ici les qualificatifs de l'appropriation relationnelle : habiter, c'est toujours co-habiter et c'est toujours être habité ; c'est générer un « quartier », une



« maison » devenant pour ses habitants ce « troisième individu » immanent, nervure symphonique des mouvements, principe de distribution des présences ; habiter, c'est composer et recomposer des cohésions ; habiter, c'est réguler des rythmes et des intensités.

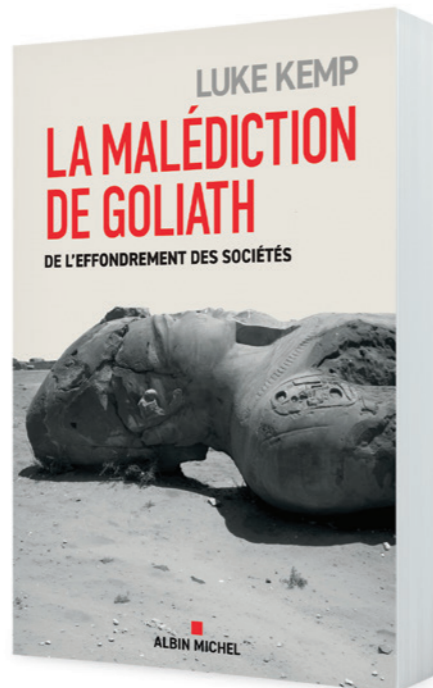
C'est ainsi que le marcheur habite le paysage. Il ne l'occupe pas, il en prend la mesure qualitative dans la lenteur des heures et l'ampleur des journées. Et cette fréquentation qui s'étire provoque l'incrustation du paysage dans son corps sous forme d'éclats palpitants de présence. Les aspérités du chemin, les odeurs, les volumes des collines deviennent la tapisserie de sa mémoire.





Le présent est une extension du passé. Et le passé peut nous apprendre comment les catastrophes se sont déroulées, comment les individus y ont résisté, et pourquoi nous nous retrouvons actuellement dans une situation aussi périlleuse. Une telle démarche nous oblige également à nous confronter au fait que les sociétés peuvent aussi bien se détruire les unes les autres que produire des menaces précipitant leur propre fin. L'effondrement ne parle pas seulement de la façon dont meurent les grandes structures de pouvoir, mais aussi de la façon dont elles tuent.

L'histoire peut également nous aider à comprendre les origines des risques que nous courons aujourd'hui. Les études des risques mondiaux actuels tendent à devenir une check-list des différentes menaces : les armes nucléaires, le changement climatique, les pandémies, ou encore l'IA. Se concentrer sur chacune de ces



menaces pour leur apporter des solutions techniques – comme construire des systèmes d'IA bienveillants et contrôlables – est bien sûr utile, mais relève d'une vision à court terme. Dans les années 1950, il n'y avait qu'un seul risque présent dans tous les esprits : la bombe atomique. Les efforts diplomatiques des années 1980 pour réduire l'arsenal nucléaire d'environ 80 % furent les bienvenus, mais ils n'ont pas pour autant été capables d'empêcher la reprise de la course à l'armement, que ce soit avec des algorithmes ou des drones tueurs, et ce jusqu'au retour de la prolifération des stocks de missiles. Si nous ne trouvons pas le moyen de remédier aux causes premières de cette fuite en avant, nous sommes condamnés

sur le long terme. Nous devons remonter à la source du problème au lieu de construire de nouvelles technologies pour en traiter les symptômes.



« Dans la lignée des grands ouvrages sur l'histoire de l'humanité, tels que *Sapiens* de Yuval Noah Harari et *Au commencement était...* de David Graeber et David Wengrow, *La Malédiction de Goliath* propose une théorie novatrice sur le développement des civilisations. On croirait lire Thomas Piketty au filtre de *Mad Max*. »

THE NEW YORK TIMES

Luke Kemp

La Malédiction de Goliath

De l'effondrement des sociétés

Pourquoi les grandes puissances finissent-elles par s'effondrer? Quelles leçons pouvons-nous en tirer? Une relecture radicale de l'histoire humaine à travers le prisme de l'effondrement.

De l'ère des chasseurs-cueilleurs à l'émergence des États modernes, Luke Kemp livre une interprétation révolutionnaire des cinq derniers millénaires et une piste de réflexion cruciale face à la perspective d'un effondrement sociétal mondial. Se fondant sur plus de quatre cents cultures à travers le temps et les cinq continents, il montre que ce que nous qualifions couramment de « civilisations » et qu'il nomme Goliath, sont en réalité des systèmes de domination fondés sur la hiérarchie, la centralisation et la violence.

Tous partagent une même fragilité : ils portent en eux les germes de leur propre destruction. Or, loin des récits catastrophistes, Kemp démontre que l'effondrement n'est ni uniforme ni forcément synonyme de chaos. Pour de nombreuses populations, il peut signifier un recul de la prédation étatique, une amélioration du bien-être ou une résilience culturelle durable.

S'appuyant sur des données historiques et archéologiques inédites, ce livre éclaire les parallèles troublants entre les sociétés passées et notre monde globalisé, confronté aux risques climatiques, nucléaires et technologiques. Une enquête vaste, ambitieuse et accessible qui invite à repenser le progrès, le pouvoir et notre avenir collectif.



©DR.

PARUTION **OCTOBRE 2026**
ENV. 600 PAGES

Expert en politique environnementale, Luke Kemp est chercheur associé au Centre d'étude des risques existentiels de l'université de Cambridge. Ses travaux ont aussi concerné les domaines de l'économie et de la géographie humaine. Il a conseillé l'Organisation mondiale de la santé, le Parlement australien, la Convention des Nations unies sur la diversité biologique et de nombreuses autres institutions ou ONG. Ses articles ont été publiés ou diffusés dans les plus grands journaux et médias anglo-saxons.



Gilles Kepel

Pèlerinage français

Comprendre les failles de notre identité

Le pèlerinage de Saint-Gilles n'est plus aujourd'hui qu'une simple fête votive. Mais quand Gilles Kepel décide de remettre ses pas dans ceux des pèlerins du Moyen Âge, il se heurte à la réalité d'une France à la recherche de son identité perdue.

PARUTION OCTOBRE 2026
ENV. 200 PAGES

En parcourant le chemin médiéval du pèlerinage de Saint-Gilles, on découvre une ligne de faille qui part de la citadelle auvergnate et catholique du Puy-en-Velay, se poursuit à travers les Cévennes protestantes, puis s'élargit dans le Gard, entre des banlieues où le narcotrafic et l'islamisme prospèrent, et des territoires devenus des bastions identitaires du Rassemblement national. Sous la splendeur des paysages, la mémoire du passé fait affleurer les invasions mérovingiennes et sarrasines qui viennent interroger la construction et la destruction de notre identité – ce dont témoigne la polarisation croissante entre les extrêmes lors des récents scrutins législatifs et municipaux, dans l'attente du test fatidique de l'élection présidentielle.

Au motif d'une investigation sur le saint dont il porte le prénom, Gilles Kepel, qui étudie depuis quarante ans les banlieues de l'islam comme la terreur dans l'Hexagone, a pris son bâton de pèlerin pour parcourir un itinéraire personnel et national. Et c'est en penseur libre qu'il est parti de la cathédrale Notre-Dame du Puy-en-Velay dont la Révolution brûla la Vierge noire, jusqu'à la synagogue incendiée de La Grande-Motte en passant par la mosquée de La Grand-Combe, théâtre d'un meurtre « islamophobe ».

Au terme de ce parcours initiatique au cœur de notre géographie et de notre histoire, Gilles Kepel nous convie à une révélation « laïque » pour refaire société.



L'ancien pèlerinage de Saint-Gilles, tombé en décadence après les Croisades, n'avait pas survécu à l'expansion protestante en Occitanie : les chanoines transférèrent secrètement, en l'an 1562, les reliques, alors révé-
rées à l'abbatiale, vers la basilique Saint-Sernin de Toulouse pour les y entreposer à l'abri, avant que « Saint-Gilles fût mise au pillage, les prêtres égorgés, et précipités dans un puits avec les enfants de chœur » par les « Religionnaires », se lamente le Père d'Éverlange. La Révolution paracheva les outrages, le clocher fut abattu en 1793, seules émergeant des décombres la sublime façade romane et la vis de l'escalier monumental. Or le 28 août 1865, à une époque où le Second Empire encourageait l'ostentation catholique face aux républicains et aux mouvements ouvriers socialistes, des fouilles sous l'église mirent au jour un sarcophage où l'on découvrit quelques ossements, et dont le couvercle aurait porté au dos une inscription latine signifiant : « dans ce tombeau repose le corps de saint Gilles ». Ces restes complétaient opportunément ceux qui avaient été transportés à Toulouse, si l'on en croit un certi-



ficat établi par les autorités ecclésiastiques de l'époque, et le pèlerinage fut ainsi officiellement relancé dès 1873.

La ferveur ne retrouva pourtant jamais celle des siècles fastes des Croisades : en ce premier septembre 2024, nous ne sommes plus que quarante pour célébrer la fête de mon saint en parcourant de conserve les derniers kilomètres qui mènent à son improbable sépulture dans la crypte de l'abbatiale en passant par la fausse « fosse ». Et au sein de ce groupe, je suis le seul qui ait cheminé depuis Le Puy, l'unique gillot qui demeure, pérégrin sans foi, auquel pourtant cet itinéraire a révélé une vérité introspective que, sans l'accomplir, je n'aurais pu soupçonner. Car celui que j'ai découvert au fur et à mesure, étape après étape, en Gilles plus que Gilles, c'est moi-même. Et ce que j'ai vu, à travers la fortuité des rencontres, ce sont les failles anciennes qui se prolongent aujourd'hui en secousses telluriques mettant notre pays au défi de lui-même – fracassé comme jamais et sommé de se reconstruire – fût-ce devant un tombeau vide...



Pierre Judet de La Combe

Ulysse

Quand les dieux rôdaient sur la terre, vol. 3



© Pascal Ito.

Pierre Judet de La Combe, dans ce troisième volet de la saga France Inter, nous emmène sur les traces du retour d'Ulysse après la fin de la guerre de Troie. L'*Odyssee* comme on ne vous l'a jamais racontée.

PARUTION **SEPTEMBRE 2026**

ENV. 400 PAGES

EN COÉDITION AVEC FRANCE INTER/
LES BELLES LETTRES

Pierre Judet de La Combe est helléniste et philologue, directeur d'études émérite à l'EHESS et directeur de recherche au CNRS. Il a traduit et commenté de nombreux textes de la poésie et du théâtre grecs et participé à plusieurs productions théâtrales (avec Ariane Mnouchkine, notamment). On lui doit, aux Éditions Albin Michel, la nouvelle traduction de *l'Iliade* (*Tout Homère*, 2019) et *L'Avenir des Anciens* (2016), ainsi que les deux tomes adaptés de son émission, diffusée chaque semaine, avec un grand succès, sur France Inter, « Quand les dieux rôdaient sur la terre » (2023 et 2024).

Après la chute de Troie, on n'entend plus parler d'Ulysse, pendant dix longues années. Ulysse est le héros manquant, on ne sait même pas s'il est vivant ou mort. C'est le long poème de l'*Odyssee* (12 000 vers) que nous raconte Pierre Judet de La Combe, cette épopée qui est le récit du retour d'Ulysse à Ithaque, un récit qui relate sa disparition, son absence. Caché au bout du monde, disparu, ou bien méconnaissable quand il arrive enfin chez lui. Il faut attendre la toute fin du poème pour que Pénélope, son épouse, soit certaine que l'homme vieux, abîmé par le temps, qu'elle a devant elle est bien son mari d'autrefois. Ulysse a refusé l'immortalité, la vie divine que lui proposaient les deux déesses Circé et Calypso, et a choisi de rentrer sur son île ingrate et pauvre pour retrouver son épouse, mortelle.

Pour le monde antique, l'épopée d'Homère était le texte fondateur, la source de toute culture. Récit de voyages et conte merveilleux, l'*Odyssee* chante les errances d'Ulysse en même temps que l'endurance sublime d'un homme qui, sans cesse, invente, se transforme, s'adapte pour survivre. C'est ce retour à soi, enrichi de l'expérience de l'altérité rencontrée au cours de ses voyages, qui fait de l'histoire d'Ulysse un enchantement qui nous touche encore, plus de vingt-cinq siècles après sa composition.

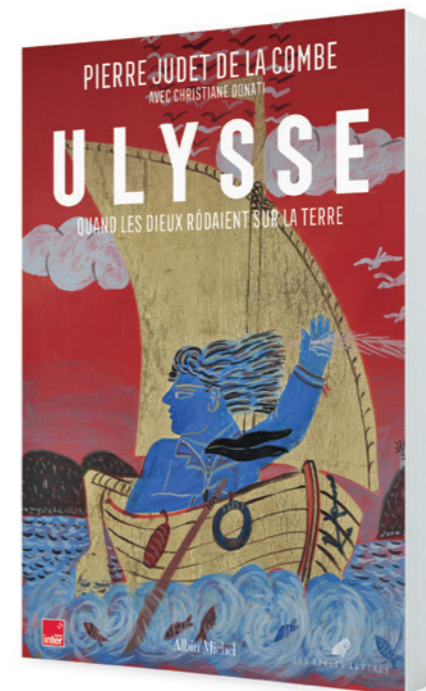


« *Le tournoyant, Muse, dis-moi cet homme, ses mille idées, mille détours.* »

Ainsi commence l'*Odyssee* d'Homère, ce long poème qui raconte le retour d'Ulysse chez lui depuis Troie. On voit tout de suite que ce ne sera pas facile d'essayer de parler d'Ulysse.

L'homme est tournoyant, fuyant. Son premier mouvement est de s'échapper, car il tient avant tout à survivre et à retrouver la vie ordinaire. Mais avant d'y arriver, il est contraint par les dieux de passer par les mondes les plus extraordinaires, les plus imprévisibles qui soient. Dans une île très lointaine, du côté du couchant, on lui offre même de devenir immortel, de devenir divin, mais il refuse ; il veut rentrer chez lui. Beaucoup de mortels ont pu avoir le désir contraire ; devenir un dieu, ça pouvait être attirant. Pas pour lui. Il n'est pas en quête d'immortalité, il se sent bien en mortel, même s'il souffre abondamment.

À la différence d'Achille, qui est beaucoup plus jeune que lui, Ulysse ne fonce pas, il réfléchit, analyse, et il ruse. Il adore



tromper ses adversaires, même les très costauds ; surtout eux, parce que, avec sa force seule, il n'en viendrait pas à bout. Arrière-petit-fils d'Hermès, le dieu malin, inventif et fourbe, Ulysse est l'intelligence, celle qui trouve toujours une issue.

Partout, quelle que soit la situation, il est sûr d'inventer une solution, un moyen de s'échapper. Il traverse des mondes inconnus, il s'intéresse à ce qu'il découvre – il est infiniment plus curieux qu'Achille –, mais ce qui l'intéresse vraiment, c'est comment sortir de chacun des mondes nouveaux où il s'est trouvé projeté, à cause des dieux et sans jamais le vouloir. Son obsession est de découvrir le chemin qui le mènera chez lui.

Mais Ulysse, ce n'est pas *home sweet home*, ce n'est pas la douceur du foyer ; ce serait trop barbant. Même chez lui, il doit ruser, faire le fourbe et se battre pour échapper à ceux qui ont pris sa place. Son chez-soi n'est plus à lui. Rien ne lui est donné. Ulysse doit tout reconquérir par la force de son esprit, et par ses muscles aussi, quand il le faut.





La comparaison entre Alexandre, César et Napoléon – que Stendhal ne fut ni le premier ni le dernier à utiliser – dérange parce qu'elle est vague, facile, paresseuse et débouche sur un contresens. Elle gomme la spécificité fondamentale de Napoléon par rapport à ses deux glorieux prédécesseurs : avoir été, au-delà de sa trajectoire fulgurante et prodigieusement romanesque, un grand perdant de l'Histoire.

La bonne comparaison, si l'on veut absolument lui trouver un modèle antique, ce n'est ni César ni Alexandre. C'est Hannibal Barca, le général carthaginois qui fit trembler Rome lors de la deuxième guerre punique, crut la vaincre et échoua.

La France révolutionnaire s'est toujours identifiée à Rome, considérant que Carthage, c'était l'ennemi, l'Angleterre. La défaite, assez curieusement, n'y a rien changé. Alors Bonaparte en général carthaginois... Impensable. Quand on regarde l'aventure napoléonienne, la comparaison est pourtant terriblement tentante, évidente. Voilà deux hommes qui furent les deux plus grands capitaines de leur temps (et peut-être de tous les temps), qui remportèrent une série de victoires éclatantes avant d'être finalement vaincus et de mourir exilés, laissant leur patrie diminuée.



Le Carthaginois, après avoir franchi les Pyrénées et les Alpes, humilié à trois reprises en moins d'un an les légions romaines, avant de leur faire subir, à Cannes, en 216 avant J.-C., la pire hécatombe de leur histoire : de 40 000 à 70 000 morts en un après-midi, autant que les Anglais le premier jour de la bataille de la Somme. Son stratagème est diabolique : mettre ses troupes les plus faibles au centre afin que l'adversaire s'y enfonce et se retrouve encerclé par les ailes.

Dans l'histoire militaire, il est très rare qu'un plan génial sur le papier réussisse à ce point sur le terrain. On ne voit guère qu'une autre occurrence : Austerlitz, où Russes et Autrichiens tombent dans le piège que leur a tendu Napoléon et sont anéantis en une matinée.

Après de si beaux succès, Hannibal attend que Rome lui fasse des propositions de paix. Elles ne viendront pas. Il aurait dû le savoir : les Romains n'acceptent de traiter qu'en vainqueurs. Et

ils ont les moyens de cette prétention inouïe.

On peut être un génie et effroyablement naïf. La preuve par Hannibal et Napoléon.



Baptiste Touverey

Le Pays miraculeux

Comment la France est devenue la France

Décalant le regard, renouvelant les thèses, désamorçant l'anachronisme, Baptiste Touverey met sa plume de romancier au service de l'intelligence de notre passé. Une fresque grandiose qui explique notre histoire.



© Roberto Frankenberg.

PARUTION SEPTEMBRE 2026
784 PAGES

Peut-on encore écrire une histoire de France qui surprend, qui change le regard, qui donne le sentiment de redécouvrir ce que l'on croyait connaître? Peut-on encore parler de nation et d'identité historique sans sombrer dans un provincialisme ou un chauvinisme étriqués? Oui, Baptiste Touverey en apporte la preuve avec un souffle enchanteur, en secouant les clichés et en renouvelant la compréhension de faits et d'événements dont la portée avait été mal appréciée. Nos ancêtres les Gaulois? Non, nos ancêtres les Romains. Le moment fondateur de la France : Hugues Capet? Non, l'acquisition de la Normandie en 1204 par Philippe Auguste et son petit royaume d'Île-de-France. Une nation imposée par un État? Non, d'abord un empire accidentel et hors norme qui avait en lui les ressources pour se transformer en nation. Et dans ce creuset, la formation d'une mentalité commune destinée à traverser les siècles sous divers avatars : l'esprit chevaleresque mariant, non sans tensions, le sentiment de l'honneur avec nos valeurs profondes de liberté et d'égalité.

Première puissance européenne pendant plus d'un millénaire, puis patrie de l'art de vivre, de la culture et de la démocratie, la France, désormais convaincue de son déclin, en oublierait-elle les miracles qui ont fait l'originalité de son histoire et nourri son rayonnement universel?

Né en 1981, ancien élève de l'École normale supérieure, Baptiste Touverey a été rédacteur en chef de la prestigieuse revue *Books*. Il y a réalisé des dizaines de grands entretiens avec des savants et universitaires du monde entier. Il a collaboré à la rédaction de trois livres d'Emmanuel Todd. Ses traductions de Stefan Zweig sont devenues des best-sellers. On lui doit par ailleurs deux romans historiques publiés aux Éditions Robert Laffont/Versilio. *Le Pays miraculeux* est son premier essai.



Pierre Cahuc et André Zylberberg

La Dérive

Une histoire du modèle social français

**Comment un modèle social né d'un idéal d'émancipation s'est-il transformé en une machine à exclure ?
Deux économistes reconnus décryptent la fabrique institutionnelle du déclin français.**

PARUTION OCTOBRE 2026
ENV. 200 PAGES

Notre modèle social est construit sur un péché originel dont nous ne parvenons pas à nous dépêtrer. Il trouve son fondement en juin 1936 dans les fameux accords de Matignon qui institutionnalisent le rôle des syndicats dans l'élaboration des conventions collectives. Ce qui se veut au départ un progrès social contribue bientôt à rigidifier l'organisation du travail et entérine le monopole de quelques syndicats au détriment du pluralisme.

Pis encore : en 1945, dans l'euphorie de la Libération, l'État délègue à des organismes dits « paritaires » la gestion de pans entiers de la vie économique (Sécurité sociale, assurance chômage, formation), et ce sans contrepartie de performance. Le résultat ? Une logique d'irresponsabilité organisée, car les partenaires sociaux détiennent des pouvoirs exorbitants sans en assumer les coûts, lesquels retombent sur l'ensemble de la collectivité.

Ce livre retrace la trajectoire du modèle social français : comment il s'est construit, puis rigidifié au fil des années, comment, face à la mondialisation, il n'en finit pas de s'effriter, où sont encore les verrous juridiques et culturels... Il explique surtout comment un modèle social né d'un idéal d'émancipation s'est transformé en une machine à exclure car, de fait, tel qu'il fonctionne aujourd'hui, le système privilégie les *insiders* (les salariés ayant un emploi stable et fortement protégé) et bloque la compétitivité de l'économie.

Co-auteurs, chez Flammarion, des ouvrages *Chômage, fatalité ou nécessité?* (Prix européen du livre d'économie 2005), *Les Réformes ratées du président Sarkozy* (2009) et *Le Négationnisme économique* (2016), Pierre Cahuc et André Zylberberg sont économistes, spécialistes du marché de l'emploi.



C'est grâce aux accords de Matignon que les syndicats acquièrent le pouvoir de transformer une convention collective en une « loi professionnelle », laquelle dès lors s'impose à tous, et donc aussi à ceux qui n'ont pas négocié ni signé la convention. La rupture est complète avec la conception antérieure – et cette conception s'impose encore de nos jours.

Mais si la loi du 24 juin 1936 consacre de fait le rôle des syndicats, ce n'est pas n'importe *lesquels* ni n'importe *comment*. Elle dispose que, dès lors qu'un syndicat défend l'intérêt de ses membres et qu'il a déposé ses statuts comme il convient, il est réputé « régulièrement constitué » et peut alors signer une convention collective. Ces dispositions, qui définissent la légitimité d'une organisation syndicale, introduisent cependant deux « innovations de rupture » : la possibilité d'*extension* des conventions collectives, d'une part, et la notion de syndicat *représentatif*, d'autre part.

Avec la nouvelle loi, les employés et les employeurs d'un secteur pourront se trouver dans l'obligation d'appliquer les clauses d'une convention collective *alors même qu'ils ne sont pas*

adhérents des organisations qui l'ont signée. Pour cela, il suffit que le ministre du Travail « étende » l'accord passé avec les organisations syndicales *les plus représentatives du secteur*. La question devient alors : quelles sont les organisations syndicales *jugées représentatives* ?

Ce point crucial fera l'objet d'une circulaire ministérielle plutôt succincte. Il est recommandé aux inspecteurs du travail d'apprécier la représentativité d'une organisation sur la base de son audience, de son implantation nationale, de son ancienneté et de son indépendance vis-à-vis de l'employeur. Aucun critère chiffré n'est précisé, ce qui laisse à l'administration une grande marge de manœuvre pour juger quel syndicat est représentatif (et quel ne l'est pas). En pratique, l'octroi de la « représentativité » va servir à évincer de la table des négociations les syndicats indépendants qui refusaient de s'affilier aux syndicats dominants de l'époque, la CGT et la CFTC. C'est là le véritable enjeu de la loi de 1936 : offrir un monopole de négociation aux deux plus gros syndicats.





Que peuvent faire l'Europe et la France face à la dépendance et au déclin ?

La première étape est sans doute la plus difficile : sortir du confort trompeur des croyances motivées. Trop souvent, nous nous racontons une histoire rassurante. Nous déplorons l'état du monde, la montée des tensions, la brutalité de la géopolitique tout en nous consolant avec des vérités partielles : l'Europe est plus égalitaire, plus respectueuse de l'environnement, et a un meilleur système de santé. Nous espérons, en creux, qu'un retournement extérieur viendra nous épargner l'effort du changement.

Mais cette posture est une impasse. Car si ces constats sont justes, ils sont politiquement stériles. Ils n'enrayent ni le déclin technologique, ni la perte d'influence, ni la dépendance stratégique. Pire : ils peuvent devenir une excuse à l'inaction.

La réalité est plus exigeante. Les dépendances européennes ne sont pas seulement importées ; elles sont aussi, en partie,

fabriquées chez nous. Volontaires (refus de se confronter aux « bombes à retardement ») ou non, comme dans cette « fable de la grenouille » qui s'habitue à l'eau qui chauffe. Dès 1945, Albert Hirschman soulignait que la dépendance est fréquemment auto-imposée : elle résulte de choix répétés, d'arbitrages différés, de renoncements cumulés.

Nous sommes ainsi enfermés dans un cercle vicieux bien connu : retard technologique, dépendance, concessions, puis retard accru. Pour en sortir, un changement de regard est indispensable. L'Europe doit cesser de se penser comme un simple spectateur de sa propre sclérose. Elle est un acteur. Et comme tout acteur, elle porte une part de responsabilité, donc une capacité d'action.

Cela implique d'accepter des décisions à la hauteur de l'urgence. Aujourd'hui, alors que le *Titanic* prend l'eau, nous débattons encore de la disposition des transats. Il faut inverser les priorités.



Jean Tirole et Karine Van Der Straeten

Économie du désordre mondial

Comment la géopolitique a tout changé

Jean Tirole, prix Nobel d'économie, et Karine Van Der Straeten dressent une analyse lucide et livrent des propositions fortes pour inverser le déclin économique européen.

Le monde actuel est marqué par le retour de la géopolitique et des conflits entre grandes puissances. La promesse d'un ordre international fondé sur l'économie de marché et les institutions politiques libérales n'a pas été tenue. Dans ce nouveau contexte, l'économie mondiale et le multilatéralisme doivent se réinventer. L'enjeu est d'autant plus important pour l'Europe qui accuse des retards stratégiques importants face à la Chine et aux États-Unis dans les domaines technologique et militaire, dans la santé, et qui pourrait subir les soubresauts d'une crise financière importée.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Nos valeurs suffiront-elles à nous protéger ? Que peuvent faire l'Europe et la France face au risque de déclin et de dépendance ? Construisant leur argumentaire sur l'économie mais aussi la psychologie et la science politique, Jean Tirole et Karine Van Der Straeten nous livrent leur analyse et proposent leurs solutions économiques et institutionnelles pour sortir de cette situation.

Nous ne sommes pas condamnés au déclin. Nous sommes condamnés à choisir. C'est à ce prix que la France et l'Europe pourront rester des acteurs crédibles et souverains dans l'économie mondiale de demain.



PARUTION SEPTEMBRE 2026
ENV. 224 PAGES

Jean Tirole est prix Nobel d'économie en 2014, président honoraire de la Fondation Jean-Jacques-Laffont/École d'économie de Toulouse (TSE) et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Son livre *Économie du bien commun* (Puf, 2016) a rencontré un immense succès. Karine Van Der Straeten est directrice de recherche au CNRS et de la Fondation Jean-Jacques-Laffont/École d'économie de Toulouse. Ses travaux, à la frontière des sciences économiques et politiques, portent notamment sur la prise de décision collective en démocratie.

Bill François

1 000 km à dos de sardine

Chaque année a lieu le « Sardine Run », la plus grande migration de la planète. Bill François nous fait partager cet impressionnant spectacle de la nature, une odyssée planétaire entre science et aventure.

© Samuel Kirszenbaum

PARUTION SEPTEMBRE 2026
304 PAGES

Bill François est biophysicien. Ancien élève de l'ENS (Ulm), il est titulaire d'un doctorat et se consacre à la vulgarisation. Fou de biologie marine, il est l'auteur de cinq livres à succès, notamment *Éloquence de la sardine* (J'ai lu, 2021) et *La Truite et le Perroquet* (Albin Michel, 2024.). Lauréat en 2019 du concours d'éloquence *Le Grand Oral* sur France 2, il donne depuis de nombreuses conférences, en particulier en aquarium (Nausicaa, Saint-Malo, La Rochelle, Paris, etc.) tout en animant des émissions radio sur France Info.

Nous avons tous admiré ces images de gigantesques boules sous-marines attaquées de toute part : chaque année, plusieurs milliards de sardines longent sur 1500 kilomètres les côtes sud-africaines pour former la plus grande migration de la planète, le « Sardine Run ».

Ce livre nous plonge au cœur de cette odyssée durant laquelle dauphins, requins, otaries, baleines et oiseaux marins se livrent à une chasse frénétique. Entre récit épique et vulgarisation scientifique, il offre un double regard : sous l'eau, à hauteur d'animaux, et hors de l'eau, avec les chercheurs. En suivant ces petits poissons d'argent tout au long de leur périple, Bill François dévoile en outre les rouages secrets de l'océan : ses courants invisibles, ses flux d'énergie et ses écosystèmes interconnectés, mais aussi l'équilibre fragile entre proies et prédateurs. En plus de mettre en lumière des dynamiques insoupçonnées, il révèle comment un humble « poisson-fourrage », la sardine, façonne la vie marine à l'échelle planétaire, soulevant des enjeux cruciaux pour l'avenir des mers et du vivant. Les expéditions auquel l'auteur a participé ont fait l'objet en décembre 2025 d'un documentaire pour lequel Romane Bohringer a prêté sa voix – « La grande migration des poissons d'argent » sur Arte – et de deux autres, qui seront diffusés à l'automne 2026.



Trois semaines de plongée, dix jours de farniente. C'est le train-train des otaries du Cap. À la recherche du moindre indice de bancs de sardines, elles sillonnent le large sur des centaines de milles, explorent le bleu aux confins des abysses jusqu'à 200 mètres de profondeur, tâtonnant de leurs vibrisses dans l'obscurité. Des semaines, parfois des mois passés sans toucher terre, à ne dormir qu'à moitié, en nageant, débranchant tour à tour les hémisphères de leur cerveau pour se ménager du répit, avec une nageoire en l'air pour pagayer à la moindre alerte.

Puis les otaries rentrent à terre. Et là, elles dorment. Plus de douze heures par jour, repos bien mérité après tant de demi-sommeils sans rêve. Comme nous, ces animaux sont capables de s'assoupir dans un sommeil paradoxal, donc peuplé de songes – mais seulement à terre. La tête dans le varech, sourire aux babines, des centaines d'otaries bâillent et ronflent sur les rochers. À quoi rêvent-elles? Sans doute se sentent-elles plonger à répétition, virevolter dans les courants... Mais le moment le plus intense de leur rêve, on le voit à leurs frissons quand il s'affiche à elles. C'est celui qu'elles espèrent depuis des mois, répètent, anticipent, dans leur éveil comme dans leur sommeil. Elles rêvent du passage des sardines.

Cette manne, les femelles l'attendent plus que les autres. Sous leur pelage crème, un petit s'agite. Il veut naître, mais ce n'est pas le moment. Les otaries du Cap sont capables de décaler leur gestation, et d'en reporter le terme de plus de trois mois, pour mettre bas seulement quand les sardines sont là. Et tant que celles-ci se laissent désirer, elles patientent, secouées de songes et de spasmes, explorent toute la côte par la pensée et l'arpentent, avides des reflets d'argent...

Et d'un coup, parce que dans leurs sanglots aboyés, les unes ont relayé aux autres la rumeur ; parce que des lueurs et des odeurs ont annoncé l'arrivée du banc à des kilomètres de là... d'un coup le développement reprend. Les fœtus prennent forme, la fourrure moirée se tend sur les ventres arrondis. Puis, en quelques jours, la plage se peuple de petits, tous nés par la sardine, pour la sardine ; des centaines, des milliers d'yeux qui géignent et demandent du lait, un lait

riche et onctueux, concentré de vie, qui les revigore, les anime. Un lait au parfum de sardine.





Combien d'espèces humaines font partie de vous ?

Notre génome contient des fragments d'ADN hérités d'anciennes formes humaines aujourd'hui disparues. Si le nombre de ces autres hominins du passé nous ayant laissé un legs génétique est inconnu, une chose est sûre : nous avons tous des ancêtres issus d'une autre espèce.

Savez-vous que, pendant quelques centaines de milliers d'années, nous n'étions pas la seule espèce humaine à la surface du globe ? Avant que la nôtre, *Homo sapiens*, conquière tous les continents, marque de son empreinte la planète jusqu'à en réchauffer le climat, il fut un temps où nous n'étions qu'une branche de l'humanité parmi d'autres !

Il y a encore 50 000 ans vivaient en effet sur Terre quatre autres formes humaines : les femmes et hommes de Néandertal, ceux de Luzon, de l'île de Florès et les humains de Denisova. Aujourd'hui, si cette diversité a disparu, elle survit en partie en vous. Car oui, du sang d'homme préhistorique coule dans vos veines.

Une question de mélanges

Les stars de nos cousins éteints du passé, les plus connus et étudiés, sont les Néandertaliens. Implantés en Eurasie il y

a plusieurs centaines de milliers d'années de cela, ils en ont disparu vers -40 000 à -30 000 ans. Notre propre espèce émerge en Afrique il y a 300 000 ans. Elle en sort il y a 70 000 ans (plusieurs sorties du continent de représentants du genre

Homo sont attestées, mais c'est de cette dernière aventure hors d'Afrique que nous sommes les descendants) pour se répandre dans le monde entier, notamment en Europe où elle rencontre les fameux Néandertaliens. Ainsi, pendant plusieurs milliers d'années, ceux-ci ont été nos voisins de palier.

Et c'est là que la génétique a livré une découverte majeure en 2002 : en analysant des petits bouts d'os des restes fossiles, une équipe allemande est parvenue à lire l'ADN de ces Néandertaliens disparus. Or une surprise les attendait quand ils l'ont comparé au nôtre : ils ont retrouvé un peu de cet ADN néandertalien dans le patrimoine génétique humain (plus précisément, pour posséder cet héritage, il faut avoir parmi ses aïeux au moins un ancêtre hors d'Afrique)...

Autrement dit, il y a bien eu mélange charnel entre nos ancêtres *Homo sapiens* et leurs cousins eurasiens. L'histoire ne dit pas s'il faut y voir le fruit de dîners à la chandelle – je veux dire à la torche – ou de rencontres violentes. Mais une chose est sûre : dans l'arbre généalogique de la plupart d'entre nous figure un ancêtre néandertalien !



Évelyne Heyer

La Saga des humains

La grande odysée humaine et son héritage ou comment nos lointains ancêtres continuent de déterminer le cours de nos vies.

Pourquoi tous les adultes ne digèrent-ils pas le lait ? Sommes-nous les seuls à enterrer nos morts ? L'Homme est-il carnivore ou végétarien ? D'où viennent les humains qui peuplent la France ? Sommes-nous violents par nature ? Et qui a fabriqué les premiers outils ?

Dans ce livre issu de ses chroniques à succès sur France Culture (« Le fil Sciences »), la généticienne Évelyne Heyer passe en revue les fondements de notre humanité. En une trentaine de textes courts joliment illustrés, elle retrace à grands traits l'origine de l'Homme et surtout son évolution jusqu'à nos jours.

Elle explique par exemple pourquoi, par rapport aux premiers représentants du genre *Homo*, l'accouchement est devenu si complexe chez Sapiens : du fait de notre bipédie exclusive, alors même que le volume de notre cerveau s'accroissait – une évolution connue sous le nom de « paradoxe obstétrical ». Couleur de peau, démographie, spiritualité, genre, art, etc. : les thèmes abordés sont passionnants et d'une troublante modernité. Là où Silvana Condemi menait l'enquête en préhistorienne dans *L'Énigme Denisova* (Albin Michel, 2024), Évelyne Heyer répond en anthropologue en montrant à quel point nos lointains ancêtres continuent de déterminer le cours de nos vies d'aujourd'hui.



© Radio France / Christophe Abramowitz.

PARUTION **SEPTEMBRE 2026**
ENV. 224 PAGES
EN PARTENARIAT
AVEC FRANCE CULTURE

Évelyne Heyer est professeure au Muséum national d'histoire naturelle, spécialiste en anthropologie génétique. Commissaire scientifique du musée de l'Homme puis de l'exposition « Nous et les Autres. Des préjugés au racisme », elle a longtemps dirigé le laboratoire d'éco-anthropologie et ethnobiologie du musée, qui regroupe une quarantaine de chercheurs. Elle est notamment l'autrice de *L'Odysée des gènes* (2020), distingué par trois prix et traduit en dix langues, ainsi que de *La Vie secrète des gènes* (2022) issu de ses chroniques sur « La Terre au carré » de France Inter, publiés aux Éditions Flammarion.



© Pascal Ito

PARUTION **OCTOBRE 2026**
 ENV. 250 PAGES
 EN COÉDITION
 AVEC FRANCE INTER
 ET EN PARTENARIAT
 AVEC LA FRM

Thierry Lhermitte

Passeur de science

Mon voyage au pays de la recherche médicale

Une plongée au cœur des mystères de la médecine contemporaine et de ses progrès. Un livre qui rend la science accessible à tous, formidable source de connaissance et d'espoir pour les patients et leurs proches.

Qui ne connaît pas Thierry Lhermitte, acteur emblématique des comédies du Splendid? Mais qui sait que depuis plus de vingt ans, il mène une tout autre carrière, aussi discrète que généreuse? Celle d'ambassadeur de la Fondation pour la recherche médicale.

Curieux insatiable et pédagogue enthousiaste, il s'est donné pour mission de rendre la recherche médicale accessible au grand public. Au fil de plus d'une centaine de visites dans les laboratoires les plus innovants de France, il a rencontré des chercheurs qui explorent les mystères du cerveau, du vivant et des maladies qui nous touchent tous.

Dans ce livre, il raconte les coulisses de ses rencontres, les découvertes qui l'ont émerveillé, les patients qui l'ont bouleversé – et les expériences auxquelles il s'est lui-même prêté pour mieux appréhender le travail des scientifiques. Il communique surtout sa soif de comprendre la « complexité du vivant » et de la rendre intelligible. Son récit est également l'occasion de découvrir un Thierry Lhermitte surprenant, loin de l'acteur de comédie, entièrement voué à son engagement et à ses passions, de l'équitation éthologique à la lecture scientifique, mû par la curiosité qui nourrit depuis toujours son regard sur le monde.

Thierry Lhermitte, né en 1952, est un acteur, scénariste, auteur de théâtre et producteur de cinéma français. Il est aussi parrain de la Fondation pour la recherche médicale. Une fois par mois, il intervient sur les ondes de France Inter pour évoquer un projet scientifique (« La chronique santé »).



Les sciences me passionnent depuis toujours, mais je n'ai pas, hélas, de formation scientifique. Ce qui me porte vraiment, c'est l'envie de comprendre, de comprendre le monde. Comment ça marche? Pourquoi de cette façon?

Des interrogations, j'en ai aussi sur les sujets de biologie, de médecine. Mon but est de comprendre la complexité du vivant et d'essayer de la rendre intelligible au plus grand nombre.

J'ai découvert l'univers des laboratoires de recherche en visitant le Généthon à Évry en 1996, lors de mon premier Téléthon comme parrain, à l'époque des premières cartes du génome humain. Après des années d'un travail de fourmi, ils commençaient enfin à avoir des réponses. Je ne comprenais pas grand-chose aux détails, mais pour moi, c'est comme s'ils étaient allés sur la Lune.

Quelques années plus tard, la Fondation pour la recherche médicale (FRM) m'a contacté. Depuis près de vingt ans, je visite des laboratoires de recherche biomédicale soutenus par cette fondation, dont je suis devenu parrain. Au fil des années, partout en France, j'ai rencontré une centaine d'équipes travaillant sur toutes les pathologies, des plus fréquentes aux plus rares.

À chaque fois, les chercheurs me montrent et me détaillent ce qu'ils font. Souvent, ce sont des travaux fondamentaux pour comprendre les maladies et tester de nouveaux traitements.

J'ai aussi l'occasion de croiser des patients qui ont participé à des essais cliniques, bénéficié des traitements novateurs mis au point dans ces laboratoires. Une de mes plus grandes émotions a été à l'hôpital Foch, où j'allais voir Jean-Marc Ayoubi et Marie Carbonnel, qui mènent des recherches sur la transplantation d'utérus. J'ai eu la surprise de rencontrer le premier bébé né en France d'une telle greffe, avec ses parents.

Après ces deux décennies d'immersion, je suis toujours frappé de voir combien ces chercheurs, qui travaillent sur des sujets si différents et si pointus, ont en commun l'empathie pour les patients. Ils ne perdent jamais de vue leur principal objectif : soulager les souffrances.

Ces rencontres, ces recherches, ces découvertes... j'en ai rendu compte dans des chroniques sur France Inter ou dans *Le Magazine de la santé*. Mais il y a encore tant à raconter. Dans ce livre, je vous invite à continuer avec moi ce voyage.





« Comment pouvez-vous connaître la nature de l'Univers il y a 13,8 milliards d'années? Vous avez conçu une machine à remonter le temps au CNRS ou quoi? » m'avait demandé un spectateur, un brin provocateur, lors d'une conférence grand public. La réponse avait semblé le convaincre du bien-fondé de mes recherches : nous le savons parce que la vitesse de la lumière est *finie*. Ainsi, voyager dans l'espace, c'est voyager dans le temps. Prenez le Soleil : sa lumière met un peu plus de 8 minutes à nous parvenir. Cela signifie tout simplement que vous ne contemplez pas notre étoile telle qu'elle est *maintenant*, mais telle qu'elle *était* il y a 8 minutes. Vous admirez donc le Soleil *dans le passé*.

De la même façon, la lumière émise par l'étoile la plus proche, Proxima du Centaure, a mis 4 ans à parcourir la distance qui nous sépare d'elle. Vous l'observez donc telle qu'elle était... il y a 4 ans. Encore un voyage dans le passé. En fait, chaque étoile, chaque partie du ciel le soir correspond à une *tranche de passé*. Voilà pourquoi nous sommes tous au cœur d'une gigantesque machine à remonter le temps. Et plus nous regardons loin, plus nous remontons le temps.



La machine la plus efficace dont nous disposons est un satellite européen, PLANCK. Il a réussi à capter (et à décrypter) la lumière émise, tenez-vous bien, il y a... 13,8 milliards d'années, nous donnant ainsi accès à la nature de l'Univers

quelques centaines de milliers d'années seulement après le Big Bang. Les particules de lumière émises jadis se sont échappées de leur environnement et ont parcouru 13,8 milliards d'années-lumière avant de finir leur course piégées dans les détecteurs du satellite. Mais le plus important pour les chercheurs, c'est que durant tout leur voyage, ces photons ont su jalousement garder en eux tous les secrets de cette époque lointaine. Autant d'informations primordiales qui permettent maintenant aux physiciens de reconstruire une très grande partie d'une merveilleuse histoire, celle que je m'appête à vous conter. En particulier, les relations intimes entre les photons livrent une image extrêmement précise de la composition de l'Univers. En somme, le travail d'un

cosmologiste tient de celui d'un archéologue qui reconstruirait le mode de vie des civilisations passées à partir de la découverte de fragments de vaisselles ou de bijoux antiques.



Yann Mambrini

Il était sept fois l'Univers

Si l'Univers vous était conté... De ses balbutiements à ses perspectives, voici son grand récit en sept jours.



© Yann Mambrini.

PARUTION **OCTOBRE 2026**
ENV. 224 PAGES

Que sait-on de l'histoire de notre Univers? Quelles sont les grandes étapes qui l'ont formé tel qu'on le connaît aujourd'hui?

Yann Mambrini en livre un récit en sept étapes : de ses premiers moments, le « lundi », immédiatement après le Big Bang, jusqu'à ses multiples devenirs possibles, son « dimanche ».

Spécialiste de l'Univers primordial, l'auteur nous propose une nouvelle genèse cosmique à l'aune des résultats les plus récents, renouvelant en quelque sorte le classique *Les Trois Premières Minutes de l'Univers* du prix Nobel Steven Weinberg (Le Seuil, 1980). Depuis, de nombreux phénomènes ont vu le jour : observation de l'énergie noire, présence indirecte de la matière sombre ; découverte d'une extraordinaire phase d'inflation, de la masse du neutrino, du boson de Higgs, des ondes gravitationnelles, etc.

Pour guider le lecteur, trois niveaux d'explication sont proposés sous la forme de trois pistes, verte, bleue et rouge. L'essai présente en outre de nombreuses images de phénomènes spatiaux, comme celle du trou noir Sagittarius A* au centre de notre Galaxie, mais aussi de magnifiques dessins dus à l'illustrateur Guillaume Duprat.

Yann Mambrini est physicien théoricien, directeur de recherche CNRS à Orsay et scientifique associé au CERN. Il est l'auteur d'une centaine d'articles scientifiques dans des revues internationales et enseigne à l'école doctorale de Polytechnique et à l'ENS (Lyon). Magicien à ses heures, il donne chaque année une trentaine de conférences scientifiques grand public.

Son dernier ouvrage, *La Nouvelle Physique* (Albin Michel, 2024), a été salué par la presse et par le prix Nobel Alain Aspect. Il a par ailleurs reçu le prix Bourrienne.



Editori Laterza.

Stefano Mancuso

La Cité vivante

Comment mettre des plantes dans nos vies

« Partant du principe que les villes constituent le cadre idéal pour l'épanouissement de l'homme, Stefano Mancuso explore les moyens de les protéger des ravages du changement climatique. » PUBLISHERS WEEKLY

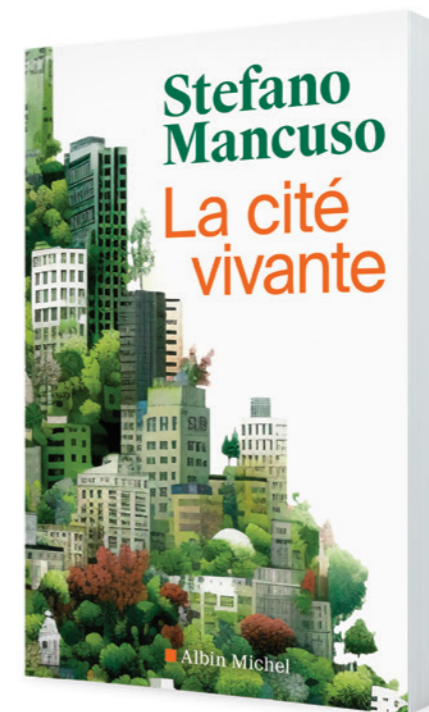
PARUTION SEPTEMBRE 2026
ENV. 240 PAGES

Scientifique de renommée mondiale, professeur à l'Université de Florence, Stefano Mancuso dirige le Laboratoire international de neurobiologie végétale (LINV). Il a reçu en 2015 le prix international Idées innovantes et technologies pour l'industrie agroalimentaire de l'Organisation des Nations unies pour le développement industriel (ONU DI). Après le succès de ses premiers livres et sa participation remarquée à l'exposition *Nous les Arbres* à la Fondation Cartier, Stefano Mancuso signe avec *La Cité vivante* son cinquième livre aux Éditions Albin Michel.

Pendant des milliers d'années, l'homme a cherché de nouveaux territoires à habiter et a créé des villes pour se protéger. Mais avec le réchauffement climatique, la cité devient paradoxalement le principal vecteur d'agression de l'environnement. S'appuyant sur des recherches biologiques, botaniques et médicales, Stefano Mancuso, expert de neurobiologie végétale, nous encourage à repenser l'urbanisme pour réinventer nos villes et en faire des niches écologiques durables. Inspirés par la structure même des plantes, nous devons créer un habitat en parfaite symbiose avec la nature : une *phytopolis*.



Une grande partie de ce qui nous rend humains nous vient des arbres. Non seulement parce que, pendant des millions d'années, nos ancêtres ont vécu immergés dans leurs feuillages, et qu'ils ont façonné leur corps de manière à s'adapter aux spécificités d'un tel environnement, mais aussi parce que le bois leur a servi pour construire leurs premiers abris et leurs premiers ustensiles. L'homme a évolué en même temps que les plantes, il a toujours habité dans des milieux dont elles formaient, pour l'essentiel, l'écosystème. La rupture de ce lien, du point de vue de l'évolution, est très récente. Depuis tout au plus trois ou quatre générations, nous passons nos journées devant des écrans d'ordinateur, dans des pièces éclairées à la lumière électrique ; mais auparavant, nous avons été des agriculteurs pendant plus de cinq cents générations, et plus tôt encore, pendant environ vingt mille générations, des chasseurs-cueilleurs unis par des liens intimes au monde naturel et par conséquent à la flore, qui en représente la quasi-totalité.



Loin de se limiter à une question de ressources alimentaires ou énergétiques, notre lien avec les plantes, quelle que soit la façon dont on veuille le définir, demeure d'une force inouïe et fait sentir ses effets sur tous les aspects de notre existence. Même lorsqu'il s'agit de modifier la planification ou la construction de nos villes, il pourrait se révéler utile d'écouter ce qu'ont encore à nous dire les vingt mille générations qui nous ont précédés et dont l'habitat était constitué de forêts.

À une époque de changements drastiques, où la résistance et la capacité d'adaptation aux mutations environnementales deviennent des valeurs primordiales, notre espèce et notre planète auraient d'immenses

avantages à retirer d'une conception de la ville sous la forme d'un organisme en parfaite symbiose avec le reste du monde vivant, une entité dont la structure s'inspirerait de celle des plantes, bref, une *phytopolis*.





À partir de Jimmy Carter, apparaît ou réapparaît une forme de culture philosémite équilibrée dans la politique internationale des Etats-Unis, qui est portée par un président à la fois démocrate et profondément évangélique. Carter négocie personnellement les accords de Camp David de septembre 1978 entre l'Égypte et Israël avec une vision « biblique » élargie, faisant de la paix entre « enfants d'Abraham », Palestiniens et Israéliens, une nécessité divine, dans la sécurité de leur État respectif.

C'est au moment de l'énonciation de cette voie conciliante par un président évangélique fervent à la fin des années 1970, que va pourtant resurgir le philosémitisme radical des protestants littéralistes, qui se retrouvent aux antipodes de sa position.

Tout d'abord l'émergence des juifs messianiques en Israël, dans le tournant des années 1960, a été immédiatement interprétée comme « le » signe tant attendu que les prophéties se réalisaient, puisque les juifs du Royaume reconstitué se convertissaient au Christ. Leur mouvement bénéficie bientôt d'une large couverture médiatique auprès des chrétiens de la Bible Belt qui prient pour la conversion des juifs chaque semaine, dans les milliers de congrégations de la Southern Baptist Convention (SBC). Les premières

organisations évangéliques pro-Israël se constituent et se lancent dans le lobbying auprès des Républicains : les évangéliques sont en effet politiquement en train de basculer dans le GOP, quittant par millions le parti démocrate préféré par leurs ancêtres.



Acquis aux droits civiques et à la déségrégation, ce dernier avait adopté en prime les idées sexuelles et reproductives libérales et égalitaires de la « Nouvelle Gauche » athée des sixties. Les organisations pro-Israël naissantes ne cautionnent pas du tout la création d'un État palestinien, inexistant dans les prophéties, et ne donnent aucun crédit à la politique de Carter pourtant évangélique lui-même. En 1980, une Ambassade chrétienne internationale, ONG internationale évangélique (ICEJ), est fondée à Jérusalem par d'influents intérêts fondamentalistes. Cette « ambassade » s'attache depuis à lier les États-Unis à la seule cause d'Israël, en plaidant la reconnaissance de Jérusalem comme la capitale exclusive de l'État d'Israël et en organisant une célébration dans cette ville chaque

année, attirant des milliers de pèlerins chrétiens évangéliques du monde entier pour soutenir Israël.

(Extrait du chapitre « Le sionisme chrétien aux États-Unis » de Blandine Chelini-Pont)



Édith Bruder

Juifs sans l'être

Les nouveaux philosémites

À l'heure où l'antisémitisme connaît une forte résurgence dans le monde, des individus, des groupes, voire des États font de leur proximité avec les Juifs un pilier de leur identité. Qui sont ces « nouveaux philosémites » ?



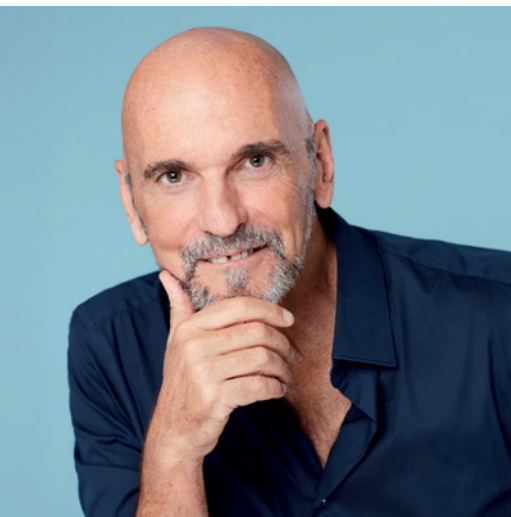
© DR.

PARUTION OCTOBRE 2026
ENV. 350 PAGES

Tandis que le 7 octobre 2023 a fait resurgir un antisémitisme mondial, un autre phénomène progresse plus discrètement : ces individus et groupes qui se définissent comme « amis des Juifs », « compagnons de route d'Israël », voire comme « presque juifs ». Ce « philosémitisme » n'est-il qu'une inversion positive des préjugés antisémites, valorisant une figure du Juif parée d'attributs fantasmagiques – le peuple élu, l'intelligence, la réussite dans les affaires ? Ou peut-il exprimer une reconnaissance réelle ? Qu'y a-t-il de commun entre les nationalistes chrétiens qui sonnaient du *shofar* (l'antique corne de bélier) lors de l'assaut sur le Capitole le 6 janvier 2021 et les progressistes polonais pour qui « c'est branché d'être juif » parce que cela symbolise le caractère multiculturel de la Pologne ? Peut-on comparer la manière dont la Couronne marocaine mobilise l'héritage juif du royaume au service d'une image de marque tolérante et celle dont les officiels chinois font de l'absence historique d'antisémitisme dans l'Empire du Milieu la preuve d'une supériorité civilisationnelle sur l'Occident ? Quelle est cette traduction du Talmud pour laquelle se passionnent Japonais et Coréens ? Et pourquoi certains Indiens se présentent-ils comme « juifs » sur les sites de rencontre ?

Édith Bruder, à laquelle on doit notamment le remarquable *Juifs d'ailleurs* (Albin Michel, 2020), a réuni des sociologues, politologues et théologiens du monde entier (France, Pologne, Maroc, Portugal, États-Unis, Chine, Japon, Nigeria, Inde...) pour proposer un panorama global et contemporain de ce phénomène.

Édith Bruder est chercheuse associée à la prestigieuse School of Oriental and African Studies de l'université de Londres. Elle a publié en 2008 *The Black Jews of Africa* chez Oxford University Press, et traduit en 2013 chez Albin Michel sous le titre *Black Jews*, et a dirigé en 2020 un ouvrage collectif très remarqué, *Juifs d'ailleurs. Diasporas méconnues, identités singulières*, qui vient de paraître en anglais chez Oxford University Press. Parmi les contributeurs du présent volume : Geneviève Zubrzycki, Aomar Boum, Naomi Leite, Hillary Kaell, Blandine Chelini-Pont, Ashley Mayer-Thibault.



© Pascal Ito.

Christophe Fauré

Le Sens de cette vie

Les enseignements des expériences de mort imminente

À partir de l'étude des EMI (expériences de mort imminente), une réflexion passionnante et profondément réconfortante qui pourrait bien changer notre regard sur la mort, et transformer notre manière de vivre.

PARUTION **OCTOBRE 2026**
ENV. 220 PAGES

Christophe Fauré est psychiatre et psychothérapeute. Spécialiste reconnu de l'accompagnement du deuil, de la fin de vie et des grandes traversées existentielles, il est l'auteur de nombreux ouvrages de référence, notamment *Vivre le deuil au jour le jour* (Albin Michel, 2018) et sur le même sujet *Cette vie et au-delà* (Albin Michel, 2022).

Quel sens a ma vie? Qu'est-ce qui compte vraiment? Ces questions nous accompagnent en silence. Elles surgissent dans l'épreuve, le deuil, la maladie, les ruptures... ou parfois au détour d'un matin ordinaire, quand quelque chose en nous ne veut plus se contenter de survivre.

Depuis plus de quarante ans, les expériences de mort imminente bouleversent ceux qui les vivent. Sortie de corps, disparition de la peur de mourir, sentiment d'un amour absolu : ces récits troublants ont longtemps fasciné. Mais, au-delà du mystère, qu'ont-ils à nous apprendre sur la vie elle-même?

Le Dr Christophe Fauré, psychiatre, explore ici les enseignements existentiels des EMI. À partir de centaines de témoignages et des recherches les plus récentes sur le sujet, il propose une réflexion sur ce qui donne à une existence sa vraie valeur : l'amour, la responsabilité, la relation à autrui, le sens de l'épreuve, la mission de vie, la conscience et notre manière d'habiter pleinement notre humanité. Ni manifeste spirituel, ni essai théorique, *Le Sens de cette vie* tente de saisir notre vérité intérieure.



Certaines questions nous accompagnent toute la vie. Nous pouvons tenter de les contourner, de les repousser. Nous pouvons même croire qu'elles se sont tues. Elles émergent en nous lors d'une nuit sans sommeil, dans l'épuisement d'une fin de journée éprouvante, dans une épreuve, ou au détour d'un matin apparemment banal. C'est là que commence la quête de sens, non pas dans une abstraction purement intellectuelle, mais au cœur de l'expérience humaine.

Le sens a au moins deux visages : celui de la *signification* : *que signifie ma vie, à mes propres yeux?* Est-ce que je fais des choix qui me ressemblent?

Est-ce que je pose des actes en accord avec ce que je considère être juste? Est-ce que parfois je me trahis moi-même pour être accepté, pour tenir un rôle ou pour préserver une apparence?



Le second est celui de la direction : *vers quoi suis-je en train d'aller?* Quel axe, quelle orientation suis-je en train de donner à mon existence?

Les religions, la philosophie, les traditions spirituelles, la psychologie, et plus récemment la science, ont chacune tenté d'éclairer l'existence humaine. L'étude des expériences de mort imminente (EMI) fait l'objet d'études de haut niveau, essentiellement dans les pays anglo-saxons. Venant de personnes croyantes, athées, ou profondément indifférentes aux questions spirituelles, tous les témoignages convergent. En ce sens, l'expérience précède l'interprétation.

La question de leur nature scientifique reste ouverte. Mais au-delà de ce débat, qu'ont-elles à nous enseigner?



ESPACES libres

La collection de poche d'Albin Michel est ouverte à tous les champs du savoir. Au-delà des livres de spiritualité qui font référence, Espaces libres propose aussi des ouvrages d'histoire, de philosophie, de science, d'ethnologie, des essais littéraires... Près de 300 titres invitent au débat d'idées en plaçant les savoirs à la portée de tous.



SEPTEMBRE 2026
ENV. 250 PAGES

Espaces libres inaugure, en coédition avec France Inter, la nouvelle collection d'Histoire de Philippe Collin. Elle propose des ouvrages richement illustrés, portés par une écriture incarnée, une ambition documentaire forte et les contributions des meilleurs historiens, qui redonnent chair aux grandes figures et aux combats qui ont traversé les Temps. Première parution : *Léon Blum, une vie héroïque*.



SEPTEMBRE 2026
ENV. 350 PAGES

À Kyôto, l'automne révèle une manière d'habiter le monde. Depuis quarante ans, Corinne Atlan arpente l'ancienne capitale impériale et en livre ici un portrait intime. Promenades, temples, jardins, rencontres : au fil des pages se dessine une culture où la beauté naît de l'éphémère. À la fois guide poétique et introduction sensible à la pensée japonaise, ce livre restitue avec finesse les fantômes, l'impermanence et la sagesse de Kyôto.



SEPTEMBRE 2026
ENV. 640 PAGES

un univers de glace, de ténèbres et de lumière. Elle raconte un quotidien où l'endurance physique et la force psychologique sont essentielles, et nous ouvre les portes de leur intimité familiale, sociale et chamanique. À travers ce récit sensible, elle explore la relation profonde que ce peuple entretient avec les animaux, la mer et la nature. Un portrait émouvant d'un monde rude, mais habité par une culture, des croyances et une manière d'être au monde d'une grande richesse.

Au Groenland, la plus grande île du monde, Gretel Ehrlich a partagé la vie des Inuits, chasseurs et pêcheurs vivant dans

ESPACES libres

Julien Bobroff
La Physique de l'extrême

OCTOBRE 2026
ENV. 280 PAGES

Explosion, froid extrême, vide absolu, vitesses folles... Julien Bobroff nous entraîne dans le monde des records de la physique. Derrière ces expériences spectaculaires se cachent des découvertes majeures qui éclairent les lois les plus profondes de la nature. Un voyage fascinant au cœur de la science contemporaine.

Vladimir Jankélévitch
L'Esprit de résistance

NOVEMBRE 2026
ENV. 640 PAGES

« Qu'est-ce qu'un philosophe aujourd'hui? C'est d'abord quelqu'un qui fait comme il dit. » Toute sa vie, Vladimir Jankélévitch a uni pensée et action. De la Résistance à la mémoire, du pardon à la lutte contre l'antisémitisme, ces textes politiques révèlent un philosophe engagé, pour qui la morale ne se pense qu'éprouvée dans l'Histoire.

James Gleick
La Théorie du chaos

OCTOBRE 2026
ENV. 496 PAGES

Pourquoi un battement d'ailes de papillon peut-il provoquer une tempête? En racontant l'aventure de la théorie du chaos, James Gleick montre comment des scientifiques ont découvert l'ordre caché du désordre. De Lorenz à Mandelbrot, un classique qui a changé notre vision du monde.

Christiane Rancé
Le Grand Large

NOVEMBRE 2026
ENV. 304 PAGES

Au fil de récits de voyages vécus comme une expérience intime – sur un cargo de marchandises, en Argentine ou à la poursuite des baleines – Christiane Rancé nous invite à nous interroger sur ce que pourrait être notre « authentique séjour terrestre » selon l'expression de Mallarmé, dont nous éprouvons tous le désir, voire la nostalgie.

Charles Enderlin
Le Grand Aveuglement

OCTOBRE 2026
ENV. 416 PAGES

Paru pour la première fois en 2009, mis à jour à la lumière des événements récents, ce document d'enquête de l'auteur du *Rêve brisé* (2002) et des *Années perdues* (2006), longtemps correspondant de France 2 à Jérusalem, est un ouvrage de référence, essentiel à la compréhension de la situation au Proche-Orient.

Carl Gustav Jung
Synchronicité et Paracelsica

NOVEMBRE 2026
ENV. 400 PAGES

Synchronicité et Paracelsica vient enrichir le catalogue de la collection Espaces libres qui compte déjà de nombreux titres de Carl Gustav Jung (1875-1961). Le fondateur de la psychologie analytique y aborde l'un des nœuds théoriques de son œuvre : la synchronicité. Trois textes sur Paracelse, médecin visionnaire qui bouscula le *xvi^e* siècle, complètent le volume.

CONTACTS

RELATIONS PRESSE

Direction

Florence GODFERNAUX

01 42 79 10 06

florence.godfernaux@albin-michel.fr

National

Agnès OLIVO

01 42 79 10 03

agnes.olivo@albin-michel.fr

Frédérique PONS

01 42 79 10 93

frederique.pons@albin-michel.fr

Régions, Belgique, Suisse

Yasmine OUANNANE

01 42 79 18 86

yasmine.ouannane@albin-michel.fr

SERVICE COMMERCIAL

Direction

Nathalie COLLARD

01 42 79 10 88

nathalie.collard@albin-michel.fr

Relation libraires

Rémy VERNE

01 42 79 18 93

remy.verne@albin-michel.fr

Sandrine DELESTRE

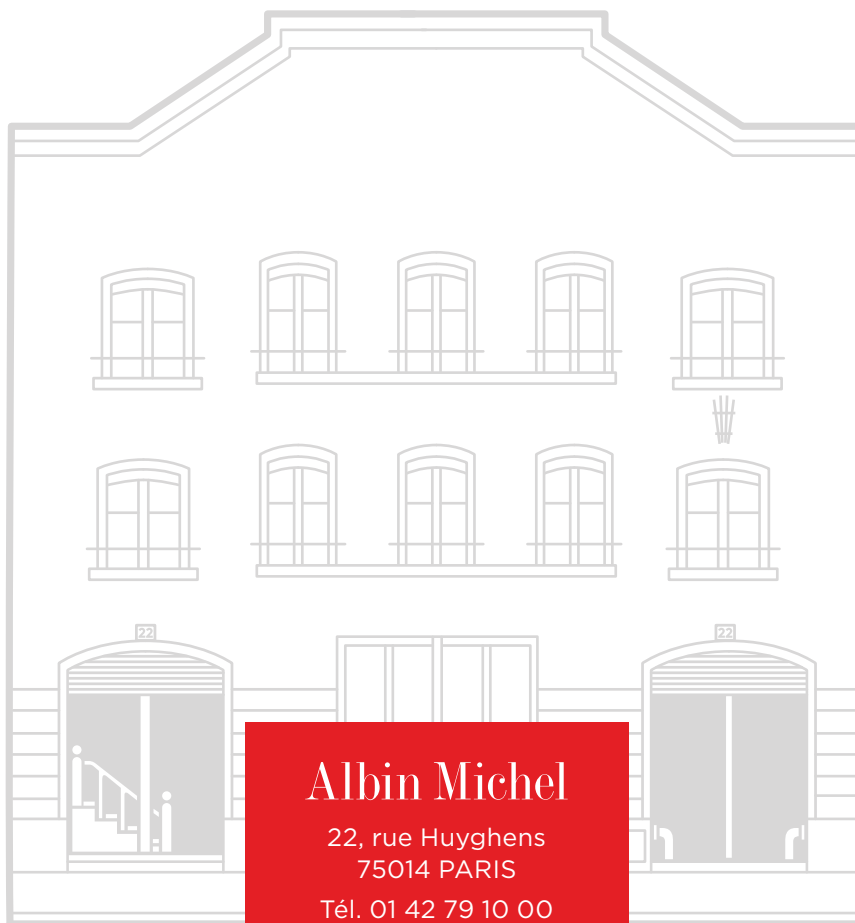
01 42 79 19 07

sandrine.delestre@albin-michel.fr

Armand JAMME

01 42 79 19 08

armand.jamme@albin-michel.fr



Albin Michel

22, rue Huyghens
75014 PARIS

Tél. 01 42 79 10 00
Fax 01 43 27 21 58

www.albin-michel.fr

